

# NOTES BIBLIQUES & PREDICATIONS

10 janvier 2020

Pasteure Pascale  
Renaud-Grosbras

Textes :

Esaïe 55, 1-11

1 Jean 5, 1-9

Marc 1, 7-11

## Notes bibliques

**Esaïe 55,1-11** – Ce passage date vraisemblablement de la période de captivité du peuple d'Israël à Babylone, temps de désespérance après la destruction du temple de Jérusalem et la déportation. La question se pose de savoir si Dieu est toujours auprès du peuple élu malgré l'absence de temple, si l'alliance existe toujours. Comment vivre sa foi lorsque les repères ont disparu, lorsque le manque fait loi ? Le texte va répondre que c'est justement dans le manque total que se révèle l'abondance de Dieu. L'alliance éternelle n'est pas en danger, elle est à renouer toujours à nouveau avec le Dieu du roi David, même si le roi du moment est en exil et que des rois païens font la loi. Dieu se laisse trouver, il est proche (v. 6), sa parole est souveraine et ensemece la terre : c'est là que la fertilité est à trouver, dans une attitude de réception active et de gratitude. Le projet de Dieu est mystérieux, mais il existe toujours pour son peuple et c'est dans la joie que cette certitude peut se vivre.

**1 Jean 5,1-9** – L'auteur de cette épître parle à une communauté confrontée à une scission : un groupe de dissidents affirme que le Christ est si divin que son humanité, y compris sa mort en croix, n'a aucune importance. Ce conflit théologique a des répercussions sur la vie de la communauté où le commandement de l'amour mutuel, qui fait écho à un Jésus aimant les siens jusqu'à la mort, devient particulièrement dur à vivre. L'auteur réaffirme donc avec force que Jésus, jusque dans la mort, est bien le Christ et que l'amour fraternel qu'il a prêché (et dont l'évangile attribué au disciple bien-aimé porte la trace profonde) est donc incontournable : qui hait son frère dans la foi ne peut prétendre aimer Dieu. L'évocation de l'eau et du sang (v. 6-8) rappelle la croix, donc la mortalité et l'humanité irréductibles de Jésus, qui est le Fils de Dieu. L'Esprit actualise, pour les croyants, le témoignage de Jésus, dans sa vie et dans sa mort, parce qu'il en donne le sens. C'est ainsi seulement que le témoignage de Dieu, à travers Jésus et à travers l'Esprit, peut être connu et peut donner la vie éternelle. On pourra lire jusqu'au v. 12, qui donne la clé : « Qui a le Fils a la vie, qui n'a pas le Fils de Dieu n'a pas la vie ». Les dissidents, en prétendant réinterpréter qui est vraiment le Fils de Dieu (en lui ôtant son humanité), ne le connaissent pas et ne connaissent pas Dieu.

**Marc 1,7-11** – le baptême de Jésus. Le découpage est un peu étrange, on préférera intégrer la description du baptême et l'introduction à



l'évangile (v. 1), qui pose immédiatement le cadre : il s'agit d'annoncer la nouvelle de Jésus, qui est Christ. Une note à propos du titre de Christ : le grec *christos* est la traduction de l'hébreu *mashia'h*, qui désigne celui qui a reçu l'onction. Le terme hébreu, pour les premiers chrétiens d'origine juive, désigne Jésus comme un des grands personnages (prêtres, rois ; voir 2 S 19,21 par exemple) qui reçoivent l'onction d'huile pour les installer dans leur fonction et, par extension, le libérateur promis dans la Bible hébraïque. Lorsque le terme doit être traduit pour les chrétiens non-juifs, la traduction, *christos*, est accolée au nom de Jésus un peu comme un deuxième prénom, mais il ne faut pas oublier qu'il s'agit d'abord d'un titre enraciné dans les Écritures.

Tous les manuscrits ne comportent pas le titre de « fils de Dieu » et tous les exégètes ne choisissent pas de le garder dans le texte. Si on le fait, alors nous chercherons dans la lecture de l'évangile, *euangelion*, litt. « bonne nouvelle », quel est le sens à donner à ce titre – avec une longueur d'avance sur les protagonistes de l'histoire et surtout les disciples, souvent laissés dans l'incompréhension.

La présentation du baptiste est lapidaire (v. 2-3) et présuppose la connaissance de la tradition liée à cette figure. Sa description est placée sous le patronage du prophète Esaïe, avec une combinaison de Es 40,3, de Ml 3,1 et Ex 23,20 (la préparation de l'exode). Le thème du chemin est important chez Marc où Jésus passe son temps à marcher. Jean le baptiste est présenté comme le dernier prophète de la tradition hébraïque (il en porte le vêtement, v. 6), qui ouvre le chemin emprunté par le Christ. Dans le désert, il prêche et il baptise. Ce geste est sans doute apparenté aux rituels de purification de certaines branches du judaïsme de l'époque, comme les esséniens, par contre il ne sert pas à mettre à part les purs puisque sa prédication s'adresse à tout le monde. Cette prédication appelle à une compréhension de l'être humain dans la condition du péché, c'est-à-dire radicalement séparé de Dieu de façon ontologique : capable de se voir comme pécheur, il est capable aussi d'une décision radicale pour accepter le pardon de Dieu et vivre autrement devant lui. Le baptême manifeste ce pardon.

Marc présente un Jean qui prêche la venue du Christ, supérieur à lui-même (v. 7-8). Son baptême n'est que provisoire, dans l'eau, le baptême par le Christ sera définitif, dans l'Esprit. On peut se demander ce que cela signifie exactement : jamais on ne voit Jésus faire de baptême dans l'évangile, il s'agit donc de comprendre cela de façon métaphorique, mais alors quel est le sens de la métaphore ? S'agit-il d'une référence au baptême chrétien tel qu'il est pratiqué dès les débuts de la jeune Église (une façon de lui donner sens a posteriori) ? Ou s'agit-il d'une référence à la résurrection et au don de l'Esprit à la communauté chrétienne laissée seule après la mort de Jésus ? Le texte de Marc ne s'embarrasse pas de détails, mais on notera qu'en Mc 10,38, la mort de Jésus est assimilée à un baptême, ce qui soutient l'interprétation du baptême de Jésus comme indice de la signification de son ministère et de sa mort, placé au tout début de l'évangile pour en orienter la deuxième lecture après avoir lu les récits de la mort et de la résurrection, en refaisant le parcours pour y trouver un sens nouveau.

Le récit du baptême de Jésus est très lapidaire chez Marc (v. 9-11). C'est le début de son ministère terrestre, à l'instant où il reçoit le « baptême de conversion pour la rémission des péchés » (cf v. 4). On remarquera que, contrairement à ce que fait la foule au v. 5, Jésus ne confesse pas ses péchés, mais pour le reste, le texte le solidarise profondément avec le peuple. Venu de Nazareth en Galilée, c'est un illustre inconnu, et pourtant ce qui suit immédiatement le baptême est une *théophanie*, la manifestation directe de Dieu. Les cieux se déchirent (v. 10, *schizomenous*, à rapprocher du voile du Temple qui se déchire après sa mort en Mc 15,38), dévoilement de Dieu lui-même. Ce passage est à rapprocher, encore une fois, du prophète Esaïe : « Oh, si tu déchirais les cieux, et si tu descendais, les montagnes s'ébranleraient devant toi... » (Es 64,1). C'est une représentation classique de la manifestation de Dieu – mais chez Marc, ce dévoilement n'est à destination que de Jésus, personne d'autre ne voit ni n'entend ce qui se passe alors (v. 11).

Difficile de savoir ce que signifie le symbole de la colombe : peut-être un écho de la colombe lâchée par Noé pour indiquer la présence de la terre sèche et d'une vie renouvelée en Gn 8,9-12 ? Une personnification de l'Esprit de Dieu et donc une façon de réunir la trinité (Fils, Père, Esprit) dans une seule image ? Ce serait possible, à ceci

près que le thème trinitaire ne deviendra important dans la théologie qu'à partir du 4<sup>e</sup> siècle. C'est un tout cas une image qui s'inscrit dans l'imaginaire.

La voix qui survient des cioux couronne cet épisode. Le titre de « Fils de Dieu » ne désigne pas particulièrement le Messie dans la littérature hébraïque : il peut désigner des anges, des juges, le roi (cf Ps 2,7). Par contre, dans la culture grecque, les rois et les empereurs sont désignés comme « fils des dieux ». Ici, c'est un obscur inconnu qui reçoit directement de Dieu un titre énigmatique, mais il ne s'agit pas simplement d'un titre, c'est un lien direct avec Dieu qui est célébré ainsi, la relation entre un Père aimant et un Fils bien-aimé (*agapetos*).

« En toi je me suis complu » ou « en toi j'ai pris plaisir » (*eudokeo*) : Jésus est l' élu de Dieu (voir Ps 2,7, Es 61,1 et Es 42,1). Le verbe est à l'aoriste, c'est-à-dire un temps qui désigne le résultat présent d'une action passée : ce n'est pas au moment précis du baptême que Jésus devient fils de Dieu, il l'est depuis longtemps ; le baptême est seulement le début de son ministère public. Là où les autres évangélistes développent longuement le récit de la conception et de la naissance de Jésus (Matthieu et Luc, chacun à sa façon) ou le fondement théologique de la divinité du Christ (Jean), Marc se contente de ce temps pour dire le lien entre Jésus et son Père dans l'économie du salut. Tout l'évangile, ensuite, va développer les thèmes introduits par ce très court, et très dense, passage introductif.

La péricope, d'une certaine façon, ne se noue qu'avec l'envoi au désert. Jésus y est présenté comme un autre Adam, mais un Adam qui, lui, ne cède pas à la tentation. Plusieurs images se mélangent ici : quarante jours font écho aux quarante ans au désert, où le peuple a eu la tentation de revenir en arrière ; les bêtes sauvages peuvent être celles d'Esaié (Es 11,6-9, Es 65,11-25) où la coexistence avec elles signifie le salut et la nouvelle création. Ce n'est qu'après ce passage, que Marc ne décrit donc pas, que Jésus à son tour prend la parole, pour un message décisif qui sera celui de la bonne nouvelle du salut offert. Et c'est sans doute là qu'est le véritable sens du baptême de Jésus : pas dans un événement qui enferme dans un statut, mais un chemin qui s'ouvre, à l'épreuve de la tentation, à la recherche d'une parole qui va venir bouleverser le monde. Le baptême, seul, n'est rien. C'est la suite qui compte.

## Proposition de prédication

Pour une raison qui n'appartient qu'à lui, Dieu a décidé un jour, un beau jour de notre monde, dans un temps qui surgit au milieu du temps, qu'il était temps de changer les choses. Et voici Jésus... Jésus, chez Marc, c'est un obscur inconnu. Il vient de Nazareth, un coin perdu dont personne n'a jamais entendu parler. Un type sans histoire, qui fait comme tout le monde en venant se faire baptiser dans le Jourdain par Jean le Baptiste. Il choisit de faire comme tous les autres, il se joint à tous les humains sur cette terre, il vit ce qu'ils vivent... un type ordinaire. En communion avec tous ceux qui sont réunis autour de ce geste rituel où chacun vient chercher une nouvelle vie, un nouveau départ avec Dieu.

Pour lui aussi, une nouvelle vie commence. Pour cet homme ordinaire, l'inouï surgit tout à coup. C'est en lui, homme parmi les hommes, que Dieu a choisi de manifester sa volonté sur cette terre. Voici donc une histoire qui commence.

L'histoire de Jésus de Nazareth. Il descend, comme tous les autres, dans les eaux du Jourdain. Puis il ressort. Et au moment où il remonte des eaux du baptême, au moment où il monte vers une nouvelle vie, ayant laissé l'ancienne derrière lui, voici que descendent des cioux, d'abord une colombe, puis une voix. Dieu se fait connaître comme celui qui descend sur la terre. Mais pas n'importe comment. Pas sur un char de feu, pas au milieu d'un déluge de feux d'artifices. Il descend comme un Père... Il se fait connaître comme celui qui se lie aux humains à travers une véritable relation. Celui qui s'adresse à son enfant avec tendresse et approbation, celui qui dit « tu

es déjà mon enfant, je me suis déjà réjoui en toi ». Tu es la source de ma joie... Celui qui descend sur terre, c'est un Dieu capable de joie, capable d'émotion, capable de retenue lorsqu'il se lie aux humains.

Le ciel s'est fendu, et Dieu est apparu. Pas comme on l'attendait... Comme un homme ordinaire. Soumis à la même humanité que nous. Appelé à l'habiter comme nous. Jeté comme nous dans le monde pour y vivre ce que nous vivons.

Jeté, étrangement, par l'Esprit de Dieu qui vient de le reconnaître comme son fils, dans le désert, lieu de la solitude la plus radicale, de la faim, de la soif, de l'épreuve où on se retrouve face à soi, où on ne sait même plus qui est soi. Pourquoi cette tentation ? Pourquoi cette épreuve ? Pourquoi ce Dieu, qui pourrait lui assurer une vie paisible et divine, l'envoie-t-il à l'épreuve de notre humanité ? Pourquoi... ça, on ne peut pas y répondre. Mais on peut comprendre quel Dieu se révèle ainsi. Celui qui ne choisit pas de régler tout problème qui se présenterait à nous, mais de nous accompagner dans cette confrontation. D'habiter avec nous l'incertitude et le doute. De rester résolument à nos côtés lorsque nous ne savons pas nous-mêmes où nous allons. Ce n'est pas un Dieu qui nous aligne sur son désir, mais un Dieu qui nous pousse à chercher le nôtre.

La tentation, celle qui nous guette tous et qui a hanté Jésus au début de son ministère, c'est de renoncer à la parole. Renoncer à se lier avec quelqu'un, dans le désert de nos existences. Renoncer à échanger ces mots qui ne disent jamais tout à fait ce qu'ils veulent dire, qui ne sont jamais entendus tout à fait pour ce que nous voulions dire. Renoncer à s'avancer, à se chercher, à s'exposer au doute, à l'incompréhension. Jésus, au milieu du désert, connaît la tentation de renoncer à entrer dans la Parole qui fait lien, la tentation du silence, la tentation du repli sur ce qu'il a toujours connu. Mais au milieu du désert, ce qu'on a connu, toutes les choses auxquelles on croit n'ont plus aucun poids. Toutes les valeurs, toutes les idées que nous tenons pour essentielles ne sont plus que des barrières, des écueils. On ne se nourrit pas de valeurs, ni d'idées... on se nourrit d'une Parole échangée. Le véritable désir de vivre est celui qui naît au milieu de l'incertitude.

Dans le désert, Jésus est mis à l'épreuve d'une vérité : peut-il fonder sa vie sur ce qu'il croit, sur ce qu'il a toujours considéré comme juste et acceptable ? Ou lui faut-il prendre le risque de s'ouvrir à une parole qui vient d'ailleurs, à une vie qui survient autrement ? Il doit être confronté, comme chacun de nous, à la vérité de sa vie... Le voici plongé dans un gouffre de solitude, un au-delà du bien et du mal, une absence de repères, de tout ce qui fondait sa vie jusqu'alors, où seule la peur est une certitude. La tentation... Mais une tentation salutaire !

Salutaire, car c'est là que naît la foi véritable. Tentation salutaire, qui met en question la vérité évidente avec laquelle on avait toujours vécu. Qui vient bousculer les évidences.

La rencontre avec Dieu vient poser question, vient bousculer nos certitudes, aviver notre regard. La rencontre avec Dieu vient creuser en nous un lieu secret, où peut germer une vie nouvelle. La rencontre avec Dieu est une aventure qui se noue chaque jour, hors des évidences, et qui nous met en route. Elle nous permet de ne pas craindre les questions, les incertitudes, mais au contraire de les habiter autrement, avec une seule certitude : que la confiance de Dieu nous accompagne. Et sa joie.

Et puisqu'il s'agit de poser des questions, posons une question au texte de Marc. Comment lire ces versets assez énigmatiques : « Durant quarante jours, au désert, il fut tenté par Satan. Il était avec les bêtes sauvages et les anges le servaient » ? Les quarante jours et le désert, pour les lecteurs juifs de l'évangile de Marc, renvoyaient à la tentation du peuple d'Israël avant l'entrée en terre promise. Des années d'errance où Dieu demandait à son peuple sa confiance pour la nourriture de chaque jour, pour la Parole qui les précédait sur le chemin. Des années de souffrance, d'épreuves quotidiennes pour ne pas renoncer, pour ne pas retourner en arrière. Satan, on voit assez bien aussi de quoi il s'agit : celui qui vient poser des questions dérangeantes, qui vient dire à l'oreille, comme le serpent de la Genèse : « mais non, Dieu n'a pas dit ça... allez, vas-y, tu vas voir, c'est bon, et en plus tu seras comme un dieu ! » Celui qui met la pagaille, qui divise. Ce rôle de Satan ne nous surprend pas beaucoup. Mais les bêtes sauvages ? Et les anges ? Une lecture rapide, pleine de certitudes, nous fera dire que c'est évident.

C'est Jésus, quand même ! C'est normal qu'autour de Jésus, l'univers soit réconcilié, que, comme dans le texte d'Ésaïe, les loups habitent avec les agneaux, que l'amour règne sur la terre et que les trompettes célestes retentissent. Mais si c'était ça, la véritable tentation de Jésus ? S'installer dans un univers où les lois naturelles n'ont plus cours, où la loi du plus fort a disparu. Si c'était ça la tentation ? Si c'était d'abandonner ce monde pour croire que tout est déjà fait ? Si c'était de s'installer dans ce désert au fond pas si inconfortable, puisque les anges viennent le servir...

Et si notre tentation était là ? Croire que c'est tout naturel que Jésus, qui est quand même le fils de Dieu, soit servi par des anges... C'est le même évangéliste, Marc, qui dira pourtant quelques chapitres plus loin, juste avant l'entrée à Jérusalem, « le Fils de l'homme n'est pas venu pour être servi mais pour servir... » Oui, c'est une tentation, de renvoyer Jésus sans cesse vers les cieux. De croire qu'il n'a pas besoin de se mêler au monde pour le changer. De faire comme s'il n'était pas vraiment humain. De croire qu'alors, nous aussi nous pourrions échapper à notre humanité...

C'est pourtant tout autre chose que Jésus va annoncer, à sa sortie du désert. Comment il en est sorti, mystère. L'important, c'est qu'il témoigne aussitôt de la vérité qui est venue le cueillir au cœur du désert. Ce qu'il annonce ainsi, c'est une bonne nouvelle, un Évangile, l'approche d'un Royaume, la survenue d'un temps venu bouleverser le temps du monde. Voilà c'est fait, le temps est accompli. C'est arrivé : le Royaume de Dieu s'est approché. Il s'est approché de nous. Ce n'est pas nous qui le faisons descendre du ciel, c'est Dieu qui approche, qui se rend proche, qui entrouvre l'accès à ce Royaume comme un espace de liberté et de vie renouvelée, qui bouleverse le temps de ce monde pour y faire surgir la confiance.

Salutaire tentation ! Qui nous offre la certitude de la confiance de Dieu en nous. Qui nous offre la possibilité de la foi. Qui nous offre enfin la possibilité de choisir : choisir de suivre ce chemin-là, incertain, où les doutes ne nous seront pas épargnés, mais chemin vivant, ouvert à une Parole qui vient résonner résolument pour nous. C'est cela que signifie se convertir : une fois certains de la confiance qui nous lie à Dieu, nous pouvons faire ce premier pas de la foi. Ce n'est pas une contrainte, c'est une liberté. Se convertir à ce Dieu-là, à ce Jésus-là, ce n'est pas une obligation, c'est un cadeau...

Se convertir, ce n'est pas croire à quelque chose, mais s'abandonner à un souffle. C'est, simplement, mettre toute sa confiance dans ces mots qui nous sont adressés au baptême : tu es mon enfant bien-aimé. Cet amour-là n'est pas à conquérir, ni à mériter. C'est un cadeau, un vrai cadeau, qui résiste à toutes les tentations. Et qui nous rend vraiment vivants.

Amen

**Coordination nationale Évangélisation – Formation**  
Église protestante unie de France  
47 rue de Clichy

75009 Paris

[evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr](mailto:evangelisation-formation@eglise-protestante-unie.fr)